

17 novembre 2021

Usine Perrier - Entretien avec Delphine Gaud, puis Franck Besson.

*Delphine habite l'usine Perrier-Schmelzle, rue Peyronnet. Nous nous étions rencontrées rapidement en Septembre lors des Journées du Matrimoine. J'étais venue visiter l'usine accompagnée de ma mamie, Jacqueline. Delphine organisait, avec plusieurs artistes, une exposition collective au sein des ateliers de tissage de l'usine Perrier. En Octobre, je la recontacte par mail afin de savoir s'il est possible de venir l'interviewer. Très vite, elle me répond par la positive.*

Je suis contente qu'il y ait des jeunes qui viennent et qui s'intéressent à l'histoire des lieux, ça fait partie de l'écriture de la suite de l'usine.

*Delphine est danseuse et chorégraphe, intermittente du spectacle. Avec Franck, elle fonde la compagnie de danse la Trisande. À Saint-Julien-Molin-Molette, elle organise mensuellement des Ateliers de Body-Mind Centering® et de Danse improvisée au sein de son studio de danse, les Ailes de Bernard. Elle enseigne aussi à Montpellier et gère la compagnie de danse La Trisande aux côtés de Franck Besson. Nous fixons le rendez-vous à dix heures. Delphine m'accueille chez elle autour d'un café, dans l'appartement qu'elle et Franck ont aménagé au sein de l'usine. Originnaire d'Annonay et très attachée à la région, elle raconte.*

Je connaissais le village car je viens d'Ardèche, d'Annonay. Saint-Julien, c'est un village où l'on venait se promener le dimanche pour les spécialités du coin comme la fabrique des bonbons de Julien, qui était à l'entrée du chemin de la rivière, vers le Pont Neuf.

La première fois que je suis venue dans l'usine, ça devait être en 99, je chorégraphiais un spectacle sur la soie, Bombyx Mori. Mon idée était de remonter le plus loin possible dans le temps, pour revenir au 19e siècle. Je suis venue faire des prises de sons, j'ai interviewé Josette, la gérante. Je suis allée voir les ouvrières à leur tâche - elles travaillaient encore à ce moment-là. Avant d'enregistrer, je les ai observées pendant une bonne heure, j'avais besoin de regarder ce qu'elles faisaient avec leurs bras, leurs mains et leurs outils. Je faisais toute une chorégraphie autour de la dextérité des mains, je voulais montrer de cette subtilité de gestes qu'elles avaient par rapport au tissu et au fil. J'adorais voir ça.

Et puis, je suis allée à la maison de retraite, j'essayais de rencontrer les personnes qui étaient les plus âgées et qui avaient travaillé à l'usine. En allant rencontrer des personnes âgées, il a fallu que je trouve des questions pour que les dames de la maison de retraite livrent des souvenirs intimes et des tranches de leur vie, il y avait 3 dames, l'une d'elles s'appelait Marie-Louise, ... elles étaient très âgées. Elles parlaient, avec l'accent du coin, de cette époque-là, l'époque prospère. Elles arrondissaient un peu les souvenirs. Je me souviens plus si elles parlaient des dortoirs car dès la fin des années cinquante, l'activité textile s'est progressivement arrêtée.

Je n'ai pas pensé à filmer, photographier ou enregistrer les récits qu'on me confiait. Je n'ai pris que quelques sons. Je ne réalisais pas que c'était un patrimoine en train de disparaître. À la suite de ma première rencontre avec les lieux, il s'est écoulé plusieurs années.

Entre temps, un ami, Pierre Meunier est venu filmer l'usine pour la série de courts-métrages Et ça continue ! diffusée sur Arte, il avait fait un épisode appelé « Ça tisse ». C'est un regard artistique porté sur le mouvement des machines.

Et puis, par rapport au mouvement, la chorégraphe Christine Quiraud a fait tout un travail autour des gestes des ouvrières. Elle travaillait sur la marche, et en suivant le chemin de Saint-Jacques de Compostelle elle est arrivée à Saint-Julien. Elle est venue dans l'usine pour s'imprégner et filmer certains gestes. Le film Mains se compose en triptyque. La première partie avec les ouvrières, dans l'usine. Dans la vidéo, les ouvrières sont à l'atelier de visite de coupe, elles épincettent de la mousseline en écoutant la radio, on voit leurs habitudes et leurs accessoires. Christine a mémorisé les mouvements des ouvrières puis laisse le corps des danseurs les réinterpréter de manière spontanée, sans que ce soient exactement les gestes. Christine a demandé à Gisèle, costumière-plasticienne, d'essayer de reproduire le geste du dévidage de la soie avec ses mains. On a diffusé le film lors des journées du Matrimoine.

L'usine a fermé en 2003. Avec Franck, quand on a visité pour la première fois l'usine après sa mise en vente, on est tombés amoureux du lieu. On a quitté la ville pour venir habiter à Saint-Julien, c'était l'exode, on avait besoin d'espace pour monter un studio de danse pour les répétitions de la compagnie.

*Franck*

Après notre arrivée, on a appris l'histoire du village par brides.

Le nom du village, Molin Molette, vient de Molendino Moletane, il n'est pas lié à la soie mais à l'extraction de galène et de sulfure de plomb par les romains dans les mines alentours. Molin fait référence aux moulins qui étaient présents le long de la rivière du Ternay, et Molette aux pierres à aiguiser les armes qu'ils actionnaient. Les premiers bâtiments liés à l'eau le long de la rivière étaient plutôt des forges et des fonderies où étaient fabriquées des lames. En fait, avant l'industrie de la soie, l'activité du village était tournée vers la coutellerie et le travail de l'étain. L'étain venait des mines d'Éteize. C'est très vieux, c'est lié à Rochetaillé, quand tu arrives par Saint-Étienne, il y a toujours une production locale de couteaux.

Ensuite, il y a eu le travail de la soie et le développement des alentours du village. Cette activité a totalement dessiné le village. Auparavant, les Parcs et des jardins appartenaient aux grands patrons.

On a vu quelques photos d'archives du village. L'usine Sainte-Marie avait une serre, il y a même un palmier ! Dans les années 1900, les patrons voyageaient pour aller chercher le fil de soie, en Chine, au Japon, en Amérique. En Ardèche, les patrons allaient carrément chercher les œufs de Bombyx pour la sériciculture et la filature. Y avait tout cet exotisme autour du voyage. Le Lac du Ternay, sa spécificité ce sont les cèdres. Or, ce sont des cèdres du Liban, ce n'est pas du tout une plante endémique d'ici. Lors de la tempête de



99, la plupart des arbres qui sont tombés dans la région ce sont les cèdres, parce que leurs racines sont trop en surface.

Et si tu passes devant une maison avec des cèdres, c'est sans doute que c'était une maison de maître.

Les ouvriers, à l'opposé, étaient pauvres, beaucoup ne quittaient jamais le village. Les hommes du village, la main-d'œuvre, étaient embauchés à entretenir tout ce qui était aspect extérieur des usines, les allées, les potagers, les biefs, les canaux...

Les femmes et à une époque, les enfants, travaillaient la soie dans les usines.

*Delphine*

Avec Franck, on s'est vraiment rendu compte que l'histoire et les savoir-faire du village commençaient à disparaître lorsque les gareurs sont venus remettre les métiers à tisser en route pour le tournage du film *Mélancolie Ouvrière*. Le film rend compte des révoltes des tisserands ardéchois. Pour reconstituer l'ambiance des tissages, il fallait remettre les métiers à tisser en route. Et il a été difficile de trouver des personnes capables de travailler sur des métiers qui datent d'avant 1927.

Il y a encore quelques années, un monsieur de Pélussin avait conservé un petit atelier privé chez lui, les tissages Oriol. Il venait nous voir pour nous demander des pièces pour continuer à faire tourner ses métiers. Maintenant, il est décédé, ça doit faire 6 ou 7 ans qu'il est parti. Il y a pas de reprise derrière, les savoirs vont complètement disparaître.

Lors du tournage du film, l'usine Sainte-Marie était un peu le point central du film. Il y avait deux décors différents, un grand plateau pour faire le dortoir des ouvrières et une pièce pour l'école primaire. Et ils y avaient aussi un plateau « atelier » pour faire leurs décors in-situ, stocker les meubles et les costumes. En extérieur, il y a eu plusieurs scènes, sur le chemin devant l'usine, les anciennes écuries, dans la cour... Ils ont recréé un portail de soierie, à la place du moulinage effondré. Ils ont aussi filmé des scènes au château Gillier, à la sortie de Saint-Julien, avenue de Colombier, car c'était une maison de maître. Maintenant, il y a un centre de bien-être et naturopathie mais ils cherchent à vendre.

Dans le livret du film, on peut reconnaître des ouvrières qui ont travaillé à l'usine ou pour l'usine. Par exemple, il y a les anciennes remetteuses de Remettage Piraillon, elles travaillaient dans le bâtiment accolé à l'usine, rue Peyronnet, dans les anciennes écuries Dussuc-Corompt. Ensuite, c'est devenu un atelier de costume. Je crois que leur métier consistait à passer le fil dans le peigne et à faire des nœuds. Lors de l'achat de l'usine, l'activité était déjà arrêtée depuis quelques années, Josette avait pris sa retraite. C'est Maguy Perrier, la fille de l'ancien patron de l'usine qui nous a fait visiter les lieux, avec Josette. Ce n'était pas simple pour Maguy de se séparer de ce patrimoine, mais elle a facilité la vente.

Maguy nous a dit « on le vend en l'état », avec toutes les machines, c'était la condition de vente. Je crois qu'ils étaient dépassés par la somme de travail de rénovation s'il fallait vider, vendre des lots... Pour nous, il fallait acheter le bâtiment tel qu'il était lors de l'arrêt de son activité.

*Franck*

Maguy Perrier était très attachée à l'usine, plus par rapport à ses souvenirs d'enfance. Je ne pense pas que Maguy connaissait vraiment l'usine. À partir du moment où son père a loué l'usine et que Josette était en gérance, elle n'est plus venue. Par contre, elle nous a raconté beaucoup de souvenirs d'enfance, par exemple, quand sortait de l'école privée pour venir retrouver son père, elle jouait devant la banque à l'entrée.

Fin des années 60, le père Perrier a arrêté, il y a eu une petite transition où Bobichon a repris, apparemment ça n'a pas été une réussite. Et c'est après que Josette a repris la gérance avec son mari, Paul. Je sais qu'avant elle avait un atelier à façon au-dessus de l'ancienne école publique, elle l'a conservé. La deuxième visite de l'usine, plus technique, a duré une après-midi entière, à essayer de comprendre où était le chauffage, l'électricité... Heureusement que Josette était là, elle présentait chaque objet, chaque branchements électriques, elle y a passé tellement d'années.

François Perrier est moins proche de l'histoire concrète dans l'usine. Il a pas trop habité le village non plus. Depuis quelques années il est vraiment dans les archives, les photos, les agendas. Maggy, elle était très présente dans le village tout l'année, alors que François on le voyait que de temps en temps.

Pour débloquer la vente, on a proposé à Michel de lui laisser un accès au bureau de son père jusqu'à la fin de ses jours, on s'est engagés à ne pas y toucher. Il n'est venu qu'une fois, on l'avait invité. Et il a revu des parties de l'usine, qu'il voyait gamin, il était hyper ému. Delphine a commencé les travaux pour aménager son espace de travail après le décès de Michel.

*Franck*

On a pas réussi à faire récupérer les anciens métiers à tisser parce que tous les musées de la région étaient déjà très bien fournis. On a contacté la Mairie de l'époque en disant qu'on allait devoir enlever certains métiers pour faire des espaces de travail, mais ils n'ont pas voulu les reprendre. Y avait une ancienne canetière qu'on a légué au syndicat d'initiative de Bourg-Argental. Sinon on a travaillé avec un ferrailleur de Saint-Étienne qui avait l'habitude des démantèlements de métiers à tisser. C'était particulier, car le premier été où l'on a habité ici, à la fois on triait et rangeait, et à la fois on cassait les métiers pour faire du vide. Le ferrailleur est arrivé dans la rue avec un camion et une grosse benne, on avait ouvert un des châssis des fenêtres pour pouvoir jeter les pièces cassées dans la benne en dessous. C'était spécial, il y avait des gens du village qui passaient, qui regardaient et qui disaient « mais qu'est



ce qu'ils font, ils sont en train de tout casser », ils paniquaient. Cet événement nous a quand même permis de rentrer en contact avec les gens du village, en expliquant notre projet de studio de danse. On a expliqué qu'on n'allait pas tout vider et qu'on allait préserver des choses.

Pour s'intégrer au village, il y a une manière de faire, il faut prendre du temps pour comprendre son histoire et ses habitants.

C'était important de faire du lien... de ne pas uniquement habiter ici parce qu'on a une activité artistique qui nécessite de l'espace. On a aussi un potager qu'on loue à l'autre bout du village.

*Delphine*

Saint-Julien fait parti des villages « abandonnés par l'État », donc tu peux faire ce que tu veux, l'administration n'est pas très regardante sur l'avenir des bâtiments. Aucun n'est classé au patrimoine. Lorsqu'un nouveau projet se monte, il y a une intelligence collective et une solidarité qui se met en place.

*On arrive des escaliers pour entrer par dans un sas vitré avec un évier. Ensuite, la pièce s'ouvre sur une cuisine et un salon, aux teintes bleues, vertes, orange et à dominante bois.*

*Delphine*

Ce qui est rigolo, c'est qu'une des arrières grand-mères de Franck travaillait aussi dans le tissage. En arrivant ici, il a retrouvé cet univers. Quand on est arrivés, la pièce était encore comme celle que tu as connu petite, avec Josette. À l'emménagement, Franck a beaucoup travaillé pour se projeter dans l'espace futur... sur comment faire une habitation viable en récupérant le maximum de ressources présentes sur place. Moi, j'ai beaucoup travaillé sur le tri et l'inventaire des stocks. Il y avait des cartons partout, je ne voulais rien jeter, je passais des heures à trier, à reclasser des choses dont je ne connaissais même pas le nom ou l'usage parce que j'avais peur qu'on se sépare d'éléments de valeur, qui étaient précieux. Pas pécuniairement, mais plutôt parce qu'ils faisaient partie de l'histoire du bâtiment.

À notre arrivée, on a commencé par aménager notre habitation, dans la salle de visite de coupe et des canetières.

Bien avant les tissages Schmelzle, une partie de notre habitation était un dortoir pour les ouvrières, y a encore les lavabos de toilette. Les toilettes étaient en extérieur. Au fond de la pièce, il reste une porte qui mène à une petite maison, celle du gardien de l'usine. Un gardien avait pour rôle de surveiller que tout le monde dorme bien et que la roue du moulinage était alimentée en eau.

Il gardait les jeunes ouvrières. C'est curieux, car il y a vraiment cette figure paternelle incarnée par les patrons, avec le versant positif et le versant négatif. Comme loisir, la religion rythmait la vie des ouvrières. On m'a expliqué que le matin avant d'aller travailler à l'usine, il y avait une messe. Les femmes qui dormaient sur place allaient à l'église pour la messe du matin et du soir. Elles étaient cadrées par la religion, la morale, et la bienséance...

*Depuis le balcon d'accès au monte-charge, on voit les ateliers des gareurs et la cour. On traverse le logement de Delphine et Franck, se mélangent objets anciens et modernes. On descend aux fourneaux.*

Je crois que Maguy était contente qu'on monte un projet artistique mais qu'on veuille préserver certaines salles et réutiliser certains éléments d'origine du lieu. Nous on était curieux de l'histoire de l'usine, de sa famille, des travaux faits dans le bâtiment... On a beaucoup échangé avec Michel Perrier son frère, il était très attaché à l'usine. Maguy nous disait que petite, elle adorait venir à l'usine, elle allait dans la cuisine des ouvrières. Quand il faisait froid elle aimait aller près du grand fourneau, un énorme fourneau en fonte au sous-sol de l'usine. Et elle disait « c'est un endroit où j'adorais aller, c'était convivial, avec toujours une popote sur le feu, mais papa n'aimait pas que j'y aille ».

Maguy n'a jamais travaillé à l'usine, elle a choisi d'être institutrice, elle n'est pas restée dans les métiers de la soie. Comme la plupart des gens, Maguy n'est plus là - elle est décédée en octobre-, mais elle a fait en sorte de trier beaucoup d'archives de sa maison familiale, la maison Perrier, rue Peyronnet. Elle a préservé beaucoup de choses et les a transmis à l'Association Patrimoine Piraillon, ceux qui ont écrit le bouquin sur Saint-Julien. Mais la majorité des membres de l'association et des auteurs du livre sont des hommes ou des descendants des grands patrons. Alors que dans les usines, c'étaient surtout des ouvrières. Ils ont une vision différente, ils vont chercher des faits historiques liés à l'architecture, à la mécanique et à la fascination pour les progrès technologiques, ce ne sont pas les mêmes perceptions que celles des femmes qui ont travaillé à l'usine. Il y a une sorte de glorification des patrons et une nostalgie du temps ouvrier.

Sur le travail à l'usine, en discutant avec des ouvrières, j'ai eu des retours mitigés. En général, celles qui ont travaillé ici, surtout à la fin, me disaient des choses positives. Elles disaient rarement « on était exploitées, on n'avait pas le droit de sortir... », y a plutôt des retours, étonnamment, de convivialité, de complicité, quelque chose d'assez détendu. Mais ça dépend des époques et des fabriques, parce que les femmes que j'ai rencontrées en 99, elles étaient là dans les années 50-60-70. Plutôt des présences récentes. Il y avait déjà eu des avancées comme la sécurité sociale. Apparemment, à l'usine Sainte-Marie, chez les Dussuc, les conditions étaient beaucoup plus dures.

Les ouvrières commençaient leur apprentissage tôt, et je pense que leur paye revenait à leur famille, elles ne gardaient pas d'économies, ou elles constituaient leur dot. L'emploi fluctuait selon les périodes, les patrons faisaient coller des affichettes dans les rues pour recruter selon leurs besoins. Il y avait des



périodes de creux où les ouvrières en dortoir devaient rentrer chez elles, souvent dans les fermes aux alentours. Je ne sais pas si des paysans-tisseurs existaient, je sais que les hommes étaient souvent main-d'œuvre, ils travaillaient à la ferme, au potager, jardin, chenil, et écuries.

*Nous sommes arrivées au portail, sous un porche abrité. La jonction entre les ateliers et l'usine est créée par le bâtiment des ateliers des gareurs. La dalle de béton crée un espace d'accueil où sont stockés moto, caisses et objets en transit. On retransverse la cour pour revenir vers l'entrée piétonne des ouvriers, rue Peyronnet. On remonte un escalier en pierre pour entrer de nouveau dans l'usine.*

Dans le couloir, le guichet de paye était installé à côté de l'entrée des ouvrières. Au début, les ouvrières étaient payées à la duite ou à la coupe, les ouvrières livraient les coupes de soie levées du métier au contremaître qui consignait les longueurs dans un carnet, la paye de chaque ouvrière était calculée selon le mètre produit. La paye était donnée une fois par semaine, le vendredi soir. Le patron se mettait derrière le guichet et distribuait les payes dans des enveloppes. Par la suite, les ouvrières ont été payées à la demi-journée ou à la journée, elles pointaient en arrivant à l'usine.

*En entrant, nous croisons Franck qui sort de son bureau. On discute un peu de l'histoire des lieux.*

Le mari de Josette était gareur et contremaître. Josette était ouvrière, elle travaillait à l'usine et avait son atelier à façon au-dessus de l'ancienne école. Après la fermeture des tissages Perrier, Bobichon a repris la gérance. Puis Josette et Paul. Josette, on l'a connue à la fin de sa gérance, mais reprendre une usine après les fermetures ça devait être lourd à porter. Les dernières années, il y avait moins d'activités donc elle arrivait à partir en voyage une semaine de temps en temps. On sentait quelqu'un qui savait faire tourner la boutique. À la fin, elle travaillait presque exclusivement pour des grands couturiers, elle avait des commandes très spécifiques.

Elle nous a raconté que des fois il y avait des accidents de travail. Le chasse-navette ou le marteau se déréglait et les navettes sautaient du battant du métier à tisser. Un jour, quelqu'un s'est pris une navette dans la cuisse, et une personne s'est fait prendre le bras dans l'ourdissoir !

Pour tourner Mélancolie Ouvrière, les gareurs ont remis deux métiers en service, mais ils ont mis du fil synthétique. C'est un vrai bordel à faire fonctionner, le moindre petit truc mal réglé ou pas coordonné... et le casse-fil arrête tout, j'essaye de comprendre mais je ne sais pas faire.

*Delphine*

Avec Franck, on a été un peu trop légalistes, pour transformer l'ancien atelier de visite de coupe en espace d'habitation, comme il y avait plus de 70m<sup>2</sup>, il fallait un permis de construire avec architecte. Et payer une taxe au Parc du Pilat. Tous les potes qui habitent des usines nous ont dit qu'on a été cons. Dans la cour, la pierre gravée, date la première construction sur le terrain. Sur les plans anciens, une partie de l'usine était une maison d'habitation qui a été rachetée pour être transformée en moulinage. Le terrain a été vendu à un Corrompt, un de ces grands noms du village. La pierre du maçon date la construction à 1779. Le premier propriétaire a fait poser les premières pierres du bâtiment, creuser les canaux et poser la roue à aube.

Les étages de tissage et d'ourdissage sont magnifiques, les gens sont émerveillés lorsqu'ils les découvrent. Pour le film, on a dû nettoyer les murs de la salle des métiers. Mais nous quand on est arrivés, à côté de chaque métier, au niveau des fenêtres et des murs les ouvrières avaient fait leurs petits univers, elles mettaient les photos de Garou, et de leurs vedettes de télé, de comédies musicales, elles avaient leur petit calendrier avec les petits chats, des affichettes qu'elles découpaient dans les journaux, des endroits qui étaient des petits théâtres intimes. On retrouve aussi, leurs outils dans des pochettes et des petites boîtes en carton à pleins d'endroits de la salle des métiers.

On a vécu cette transition dans l'usage du lieu : on est arrivés dans toute une histoire sociale, dans tout un passé architectural, dans un vécu, on sentait vraiment beaucoup de présences dans les lieux. L'usine venait de s'arrêter, tout était encore intact. Et il a fallu faire sa place aussi, créer un espace contemporain en préservant l'espace d'avant. Créer une cohabitation, entre les anciens matériaux - l'usine n'avait jamais été remise aux normes - et nos besoins. Toutes les portes, les poignées de portes, les escaliers en bois, les teintes, la lumière, il y a une harmonie. Malgré la dureté du travail industriel les lieux restent doux. Même si c'est immense, je n'ai jamais eu peur ici, c'est un endroit qui vibre bien, il n'y a pas de fantômes.

*Franck*

L'important était de préserver les ressources du site. On s'en est servi pour notre appartement, pour faire des plans de travail, pour la cuisine, la salle de bain... l'escalier, ce sont des planches de poitrinière de métier à tisser. L'idée était de recycler. Notre discothèque est composée d'étagères de stockage. Toutes les caisses en bois viennent du stock de l'usine, on a banni le plastique. On réutilise des petits objets, Delphine faisait des compositions avec les queues de cochon pour les transformer en bouchon de bouteille.

Dans le village, une peinture revient tout le temps : le gris bleu. Donc on en a racheté pour repeindre les radiateurs. On a fait faire la peinture pour retrouver les mêmes teintes car l'originale était de la peinture au plomb.

*Delphine*

À la cuisine des ouvrières, le vieux poêle était énorme. Il devait y avoir tout le temps quelqu'un aux fourneaux pour faire à manger au reste du personnel. Maguy, nous a raconté que quand elle était petite,



elle adorait y aller parce qu'il y avait une chaleur et une douceur dans cet endroit qui sentait bon la cuisine. Il y avait toujours une popote sur le feu. On a du mal à imaginer cet espace sombre comme un espace de réconfort. Mais avec la vapeur et l'agitation, ça devait être douillet. Les ouvrières devaient avoir aménagé un réfectoire pour manger avec de grandes tables et des bancs. En face, sous les voûtes en extérieur, il y a des petites caves, elles étaient utilisées pour le rangement des provisions de nourriture. On a retrouvé plein de dame-jeanne, de grandes bouteilles en verre ventrues, vertes ou blanches. Pour l'huile, les bouteilles étaient emballées par des paniers en vannerie avec des anses et fermées par de gros bouchons en liège. À l'époque, en plus de l'épicerie, certains mois, il y avait des vendeurs itinérants qui passaient au village vendre leurs produits, les contenants étaient consignés. Les ouvrières en dortoir devaient acheter leurs provisions pour la semaine dans les commerces et épiceries du village et les stocker à l'usine, dans leur placard.

*On va sur la passerelle.*

*Dans la buanderie, un lavabo et une porte menant rue Peyronnet.*

*On se retrouve dans le couloir d'entrée de l'usine. Delphine ouvre une porte à droite.*

*On fait demi-tour pour retourner dans le couloir. Delphine ouvre une porte boisée en face du lavabo.*

*On entre sur le premier plateau. Au premier étage, au dessus du moulinage.*

C'est l'atelier de tissage qu'on a démantelé la première année avec le ferrailleur. On a gardé les étagères de l'usine. Il fallait faire de l'espace, plus on vide plus on est contents, il y avait pleins de métiers à tisser mais c'était aussi la déchèterie de l'usine. Ça s'accumulait. On a gardé certains matériaux. Dans les cartons, il y a autant des bobines de soie juste sorties de l'étuve, toute douce mais aussi la soie en flottes encore rêches. Avec nos boulots, avec Franck, on est très peu disponibles, on n'a pas le temps de faire un musée et d'accueillir le public. On veut faire vivre ce qui est encore présent, dehors, dedans, l'actuel, l'ancien... faire cohabiter tout ça sans faire un musée. Lors d'ateliers de danse, je réutilise souvent des objets et matériaux du tissage, comme les grands cartons des métiers à tisser et les bobines. Ou ceux qui protégeaient le plancher de l'huile des métiers.

Les cônes de carton deviennent des supports d'improvisations pour les enfants, ils deviennent rapidement des objets de jeu. J'en ai donné à l'école pour qu'ils fassent des créations, ils étaient contents de récupérer du matériel. Chaque année, on participe aux Journées du Matrimoine parce que ça nous tient à cœur de rendre visible le travail des femmes. Et en même temps, j'aimerais valoriser le passé et faire de la médiation autour de l'histoire du lieu...

Ce qui nous a pesé avec Franck c'est de n'être que deux pour gérer tout le bâtiment.

On avait discuté avec Hubert Sage, pour qu'il réalise des visites. Mais ça nécessitait un travail de sécurisation du bâtiment pour faire venir le public. On est hors normes. Et l'hiver, il fait très froid dans l'usine. On est restés coincés devant l'ampleur du travail.

### 17 Janvier 2022

*En Janvier, nous fixons un rendez-vous pour faire une prise de son du bistanclaque et des métiers à tisser en marche. C'est Franck Besson qui m'accueille. Avec Delphine Gaud, il habite l'usine Perrier depuis 2005. Il est éclairagiste, son bureau se trouve dans l'ancien bureau du contremaître. Il stocke son matériel professionnel sur place et se sert occasionnellement des anciens ateliers pour bricoler.*

*Durant la visite, nous retournons dans certains ateliers de l'usine pour compléter la visite faite avec Delphine. On commence par la salle des métier à tisser.*

Pour le film, il y avait deux gareurs, Benoit Laquarel et Guy Matera - l'un est décédé depuis. Ils n'avaient pas beaucoup plus de 70 ans. Un des gareurs habitait vers Maclas et l'autre à la sortie de Vêrane. Et ils avaient bossé dans cette usine ! Ils travaillaient dans les ateliers des salles de tissage. Les habitudes sont vite revenues, ils y allaient pour fumer leurs Gitanes, se bricoler des petits bouts de cartons et des outils, ils étaient comme chez eux. Je pense qu'au début ça leur a pris un peu de temps pour s'y remettre. Ils allaient à leur rythme. Ils avaient accepté de revenir travailler à l'usine selon leurs conditions : ils ne venaient bosser que le matin, ils disaient « l'après-midi on fait notre jardin », pépères. La production du film se tirait des plombs car elle voulait que ça aille vite. Pendant le tournage, ils étaient figurants pour veiller à ce que les métiers à tisser fonctionnent.

*Franck cale sa clope au coin de sa bouche, empoigne le levier. La poignée de bois contraste avec la cheville et les bagues de ses mains. Il débraye. Le son du bistanclaque résonne sur le plateau. Un allé-retour. Stop.*

*Ah raté - deuxième essai.*

*Deuxième lancement. Bistanclaque. Bim. Clac. Échec.*

Historiquement, pour le remettage, il y avait un atelier au village, Remettage Piraillon, juste en bas de l'usine, dans les anciennes écuries Dussuc. Une des deux nanas qui faisait du remettage était la femme de Didier Bonnard, le gérant du Vival. D'ailleurs, quand on est arrivés en Juin 2004, Didier ne travaillait pas à l'épicerie mais dans le tissage, il était souvent en déplacement à l'étranger, beaucoup en Roumanie. Les premières années où on était là, les remetteuses travaillaient encore à côté. Jusqu'en 2006 au moins. Après les dernières fermetures d'usines, les remetteuses ont arrêté. L'ex-femme de Didier a maintenant une petite entreprise de nettoyage, des fois on la voit dans le village, elle nettoie les vitrines des commerçants. Et Didier a repris l'épicerie de la Grande Place, ça doit bien marcher parce qu'il a racheté d'anciens immeubles – logements ouvriers – pour les rénover et avoir des locataires.





Josette avait une noueuse, elle est au sous-sol, démontée. Josette a arrêté en 2003, et la sienne datait un peu mais était en super état. Josette, quand on la croisait nous disait « il y a une des deux noueuses qui est à moi, il faut que je la récupère ». Elle est toujours là... Peut-être qu'elle aurait pu la revendre, ce sont des machines qui coutent cher.

Pour le film, le noueur, un gars à la retraite qui venait de Pélussin, avait encore sa noueuse. Ce qui était bien c'est qu'au fur et à mesure qu'il installait sa machine, il expliquait les étapes et les gestes du nouage. J'aime bien comme il parle, il a un bon accent du coin !

Je vais essayer de t'expliquer ce que j'ai retenu. J'ai des vidéos de chaque étape du nouage et de la remise en route des métiers, je suis resté plusieurs matinées à observer et filmer.

À la fin, chez Josette, il y avait dix ouvrières maximum.

Entre deux fenêtrages, vu qu'une ouvrière s'occupait souvent de trois ou quatre métiers, elle avait son coin à elle : un petit miroir, un poster de Garou, des petits bouts de tissus suspendus avec des épingles. Les affichettes et photos des ouvrières, vu qu'il y a eu le tournage, ça a disparu.

*Avec Franck, on est dans l'atelier des gareurs.*

*Entre ma première visite avec Delphine et aujourd'hui, un jeune ingénieur - ami du fils de Franck et Delphine, et passionné de mécanique - est venu ranger l'atelier car il souhaite remettre en route le tour à bois de l'atelier menuiserie...*

À un moment, il y avait un tourneur sur bois de Pélussin qui venait, il demandait à Josette, parce que c'était le seul tour en bois à être aussi grand. Il nous avait contactés, c'était compliqué, il a fallu tirer l'électricité, en triphasé 110V et 220V ! Maintenant c'est 220 et 380V. J'ai acheté un transformateur pour retransformer le courant dans l'ancienne norme.

Et on a réussi à refaire tourner les machines.

Mais il a fallu nettoyer et regraisser les axes, tous les paliers ont des petits réservoirs d'huile. Toutes les machines étaient raccordées à l'arbre principal qui transmettait l'énergie de la roue puis du générateur de la machine à vapeur. Dans la menuiserie, comme à l'ourdissage ou au moulinage, il y a des burettes d'huile fixées sur chaque palier des axes. Les gareurs et les ouvrières faisaient le remplissage régulièrement. L'huile coulait en continu, chaque axe a des coupelles pour récupérer l'huile. L'acier avec la graisse tournait dans une bague en bronze.

Lorsqu'on range, on se rend compte qu'il y a encore beaucoup de choses qui vont partir à la benne. On a entièrement vidé, tous le moulinage et les bobinoirs. On avait un super ferrailleur, il venait avec sa bene et son camion, il aidait à tout péter. Les ferrailleurs chiffrent à la tonne. Un métier à tisser fait 1 tonne. C'est soixante euros la tonne au débarrasage. On a fait une dizaine de benne, et une benne c'est huit à dix tonnes. La grosse horloge de la menuiserie, c'est le père Perrier, ingénieur passionné, qui l'avait faite faire à un ouvrier. Toutes les pièces proviennent de métiers à tisser. Certaines ont dû être bricolées sur place, peut-être dans la forge. La forge, Maguy nous disait que lorsqu'elle était gamine, quand son père pétait un outil, il allait à la forge et il le réparait. Tout était fait sur place. En tout cas, vraiment dans l'ancien temps, ils faisaient tout sur place. Le tour, tournait des grandes pièces pour faire les rouleaux d'ensouple. C'est un tour à métal mais ils s'en servaient pour le bois. Une cloche, était reliée à l'horloge.

À l'étage au-dessous, il y a un trou pour faire passer un axe de raccord avec le cadran qui était dehors. Le cadran a été piqué à l'époque de Josette ou peut-être avant, ça devait être du métal émaillé. L'horloge était actionnée par un système de poids. Le poids était lâché et descendait par le trou. Pour remonter l'horloge, tu remontes le poids, comme pour les carillons domestiques, le poids devait être lâché tous les jours. Un commissaire-priseur spécialisé dans les vieux outils était venu faire une estimation, il disait que la plupart des outils datent du début du XXème. Ça a une valeur relative, il faut tomber sur de vrais collectionneurs.

*On descend, on traverse la passerelle pour retourner au rez-de-chaussée, dans la salle du moulinage. Au milieu de la pièce, une cuve bétonnée.*

Dans les années 60, le moulinage du rez-de-chaussée ne tournait déjà plus.

*On remonte sur la passerelle en parquet léger, ça grince. On retourne dans le couloir de l'usine, à l'embranchement entre guichet de paie, bureaux et escaliers menant aux plateaux. Porte bleue, couloir, évier de pierre intégré au mur. Porte-manteau, poste de pointage. Peinture jaune et grise.*

Les premières années, Delphine organisait dix à quinze stages de danse par an au studio. On a eu une aide de la région afin de mettre des radiateurs soufflants à la place des anciens radiateurs. Sinon on n'a pas eu d'aides ou d'argent public pour aménager le bâtiment.

*Delphine*

On a rempli des caisses des stocks du grenier, triés pièces par pièces. On a tout stocké dans l'idée de vendre en lot. Je n'ai aucune idée de la réelle valeur des pièces. Le bobines en forme d'étoiles, sont très rares. J'ai essayé de vendre les lots à Lyon, mais ils veulent racheter pour une bouchée de pain des pièces uniques qui ne se fabriquent plus. Y a des gens qui aiment bien les pièces dans leur jus, les brocanteurs ont horreur des pièces nettoyées.

Les ateliers de Marinette à Lyon, une bobine comme celle-là, ils la revendent quinze-vingts euros. C'est de la folie.



Il y avait pleins de cadres, de rouleaux de chaine, de bobines... À l'époque, ils gardaient tout, ils ne jetaient rien.

Tout le stock a été descendu au rez-de-chaussée, au moulin et sur les étagères du plateau de stockage.

*On redescend jusqu'au bureau du contremaître, devenu le bureau de Franck.*

*Le bureau est presque en l'état. Un papier peint simule des plinthes hautes, une armoire de bois sculptée est intégrée aux murs les canalisations fixées dessus, une fenêtre allongée laisse entrer un peu de lumière sur le coin bureau. Une odeur de cigarette, un grand écran, un fauteuil à roulettes, des photos de familles et des posters. Franck me met sur clé USB quelques images d'archives.*

Avec Delphine, en rangeant le grenier, on a trouvé ce foulard qui reprend tous les lieux importants du village. Il doit dater des années 70. Peut-être que Pierre pourra dire s'il a été tissé à l'usine et si c'était une commande de la commune pour l'office du tourisme de l'époque...

*Plus tard, en Juin, Pierre et Betty lèvent le mystère sur les origines du foulard. Betty s'étonne « Il y en a encore des foulards comme ça au tissage ? C'est un collector ! Il y a le calvaire, la mairie, l'église, les métiers, le matériel de camping et la fonderie pour les articles religieux... Je pourrais demander à mon père - Marius Trouillet – quelle était l'occasion exacte, je pense que c'était une commande de la Mairie. ». Jacqueline renchérit « Il faudrait l'encadrer, c'est Saint-Julien des années 60, peut-être même 50... ».*

*Je recroise Delphine et Franck plusieurs fois dans le village, rue du Mas, au Samedi Bar ou sur la Grande Place. Depuis ma dernière visite, je suis allée chercher le stock d'objets que j'avais mis de côté – barbin, roquet, tavelle, roue de tambour d'ourdissoir, agenda, lampe, caisse perforée, etc – mais sortis de leur lieu d'origine, ils me semblent perdre de leur sens et de leur charme, devenant de beaux objets énigmatiques et anachroniques. Ces fragments, stockés dans le grenier de la maison ou ramener à Paris pour être scannés et photographiés sur fond blanc forment une nouvelle collection « privée ». Recréer une mise en scène, effacer les imperfections pour rechercher la forme originelle – inusée – de l'objet, faire une photo technique comme on ferait un plan côté ou un éclaté pour archiver la fabrication ?*

*Ils dénotent sur le plastique mat de mon bureau, sur les papiers lisses, granuleux, mats ou fluos que j'utilise en fond afin de les prendre en photo un à un. Exposés ainsi, ils piquent la curiosité. On les triture, manipule, analyse afin d'émettre des théories sur leurs origines et usages, mais sans contexte difficile de voir juste. Les exposer ne suffit pas à transmettre l'histoire des lieux dont ils sont extraits. Ce sont des fragments, laissant deviner un geste, un usage, mais bien loin de transmettre la complexité du village et de ses habitant-e-s. Leur pouvoir narratif vient à la fois de leur nombre, de l'identification de leur lieu d'usage et d'origine, de l'écosystème dans lequel ils s'inscrivent, mais aussi de la voix qui les raconte et des souvenirs qu'ils évoquent.*

*En Juin, Delphine et Franck rencontrent, avec la Mairie, le Parc du Pilat – Didier Lazzareschi - et d'autres propriétaires de fabriques, un membre de la Fondation du Patrimoine afin de faire labelliser l'ensemble du village pour son patrimoine architectural industriel. Mais dans ce processus, qu'en est-il des souvenirs des habitant-e-s des lieux ?*

